



Serge BOUCHET, « DE LA FETE COMMUNALE A LA FETE PRINCIERE DANS LES VILLES D'EMILIE-ROMAGNE (XIV^e-DEBUT XVI^e SIECLE) : AFFIRMATION DE POUVOIR ET SUJETION DES CITADINI », *LE VERGER – BOUQUET* 6, NOVEMBRE 2014.

1

DE LA FETE COMMUNALE A LA FETE PRINCIERE DANS LES VILLES D'EMILIE-ROMAGNE (XIV^e-DEBUT XVI^e SIECLE) : AFFIRMATION DE POUVOIR ET SUJETION DES CITADIN

Serge BOUCHET (U. Saint-Denis de La Réunion)

En Emilie-Romagne, les XIV^e et XV^e siècles ainsi que le début du XVI^e siècle sont le temps de la soumission des communes à des familles princières. Notre étude des descriptions de fêtes, rédigées par les chroniqueurs au cours de cette période, vise à établir comment ces événements attendus, ou exceptionnels, sont utilisés par les princes qui s'implantent dans les villes d'Emilie Romagne. Si à partir de la Révolution « les fêtes font les citoyens »¹, dans l'Italie de la Renaissance, les seigneurs d'Emilie Romagne en usent pour instaurer une sujétion. Nous voulons mettre en évidence la manière dont la fête est utilisée pour soumettre des citoyens attachés au bien commun au pouvoir des princes.

Les chroniques que nous utilisons sont écrites par des auteurs d'origines sociales très variées, c'est une des particularités des chroniques citadines d'Emilie Romagne. Elles émanent de membres de la cour, notamment à Ferrare, pour le *Diario ferrarese*, telles les chroniques de Zambotti et de Girolamo Ferrarini par exemple. Des citoyens de catégories modestes écrivent aussi, comme c'est le cas à Bologne avec le maçon Gaspare Nadi et le curé Pietro di Mattiolo, ou à Ferrare avec Ugo Caleffini, officier de rang inférieur². D'autres auteurs sont des citoyens aisés, tels le barbier Andrea Bernardi et le peintre Giovanni Merlini de Forli, les papetiers Pietro et Floriano Villola, ou Fileno Dalla Tuata³ à Bologne.

L'approche se construira autour du mécanisme d'encadrement que constitue la fête. Il s'agira d'analyser d'abord en quoi la fête permet d'asseoir la domination. Nous montrerons dans un deuxième temps que la ville, devenue espace de spectacle festif, est mise sous contrôle lorsqu'elle est traversée : la fête se présente comme l'instrument d'une prise de possession de l'espace urbain. Aboutissement de cette évolution, la fête induit aussi une maîtrise du temps. En effet, nous verrons dans une troisième partie que les chroniques conservant la mémoire de la fête diffusent et enregistrent pour le futur ces moments qui fondent la légitimité et la puissance princière.

¹ Nicolas Mariot, « Qu'est-ce qu'un "enthousiasme civique" ? Sur l'historiographie des fêtes politiques en France après 1789 », in *Annales HSS*, janvier-février 2008, n° 1, p. 113-119. p. 115.

² Ugo Caleffini est employé à l'office des *Bollette*, bureau chargé de la surveillance et du passage des étrangers. Dans cet office, il est préposé à la délivrance des permis de séjour pour les étrangers et des licences pour les habitants de Ferrare qui hébergeaient des étrangers. À partir de 1477, il connaît une disgrâce et est cantonné à un poste subalterne.

³ Fileno Dalla Tuata n'est pas un courtisan. Il paraît très aisé et joue le rôle de traducteur pour les relations diplomatiques avec les Français, mais sa fonction n'est pas précisément déterminée.



Serge BOUCHET, « DE LA FETE COMMUNALE A LA FETE PRINCIERE DANS LES VILLES D'EMILIE-ROMAGNE (XIV^e-DEBUT XVI^e SIECLE) : AFFIRMATION DE POUVOIR ET SUJETION DES CITADINI », *LE VERGER – BOUQUET* 6, NOVEMBRE 2014.

2

ASSEOIR LA DOMINATION PAR LA FETE

ILLUMINATIONS ET FETES : UNE JOIE COLLECTIVE ORGANISEE

Fêtes et illuminations sont plus qu'un simple moment de divertissement partagé : elles jouent un rôle dans la stratégie de prise de contrôle d'une commune.

Les réjouissances sont présentées dans les chroniques comme le fruit d'un enthousiasme unissant tous les habitants, mais, dans les faits, elles marquent le plus souvent la victoire d'une faction. En effet, l'allégresse ostensible et l'humiliation des vaincus proclament la domination. Tout changement politique dans la ville se traduit par des démonstrations de joie collective, spontanées ou imposées : le plus souvent la nouvelle est annoncée par les cloches longuement sonnées à la volée, puis l'euphorie se prolonge en soirée par des illuminations⁴ : « On » fait des feux, ou, selon une expression consacrée, « *si fé festa de campane et fallo*⁵ ». L'illumination prend trois formes complémentaires : le feu de joie, désigné par le terme « *fuogo* », les « *lumiere* », qui sont des torches fixées aux portes et aux fenêtres, et le « *falò* » ou « *faluo* », feu sur une tour dans un récipient, le « pot à feu ».

À Bologne, les moments heureux célébrés par des feux sont presque toujours associés à l'élection d'un pape, à une victoire pontificale, ou à un communiqué de paix. Toute proclamation de victoire, toute alliance avec une puissance voisine se manifeste par des « *faloi* » placés sur les tours et aux fenêtres et par des feux de joie, sur un fond sonore mêlant cloches et tirs de bombardes.

Les tours, symboles du pouvoir des grandes familles dans les villes italiennes, tiennent une place essentielle dans cette ambiance festive. À chaque réjouissance, des torches sont fixées aux murs de la tour des Asinelli, édifice emblématique de Bologne. Souvent la tour communale est également illuminée. Dans les grandes occasions, l'ensemble des tours ou des campaniles s'éclaire, et des feux sont allumés à tous les carrefours et en divers lieux publics.

L'illumination, composante essentielle des manifestations festives, est une démonstration de force. Elle peut aussi imposer la soumission par l'humiliation. À la mort de l'empereur Henri VII (1313), les gibelins de Reggio Emilia sont contraints de placer des lumignons à leurs demeures en signe d'euphorie⁶. Mais une telle expression de domination est exceptionnelle, les chroniqueurs ne suggérant habituellement que la joie partagée.

À Ferrare, en 1476, la victoire des partisans d'Hercule d'Este sur le soulèvement de l'héritier légitime Nicolò d'Este, se fête à grand renfort de cloches sonnées à la volée et par des feux sur les lieux d'annonce et de rassemblement⁷. Quand la duchesse de Milan, Caterina Visconti (1362-1404), régente pour son fils Giovanni Maria, écrase l'insurrection de Francesco Barbavaro en 1403 le succès est également célébré en lumière à Bologne, par décision du conseil de la ville, à la demande de la duchesse. L'allégresse s'exprime par des feux de joie et des torches placées sur la tour des Asinelli, sur les tours des portes de la ville et dans les

⁴ Sur les feux en France, voir Christiane Raynaud, « Les feux de joie : liesse populaire et vie politique à la fin du Moyen Âge », *Le Pouvoir au Moyen Âge. Idéologies, pratiques, représentations*, dir. Claude Carozzi et Huguette Taviani-Carozzi, Université de Provence, 2005, p. 85-102.

⁵ « On fit une fête de cloches et une illumination ». *Mattiolo*, 1416, p. 272. Les références aux sources sont nombreuses et complexes, car les chroniques ont souvent été éditées en plusieurs fascicules. Pour ne pas alourdir les notes, nous désignons le chroniqueur sous son simple nom, avec l'indication de l'année évoquée et la page. Les références complètes sont indiquées en bibliographie.

⁶ *Chronicon regiense*, 1313, col. 26C-D.

⁷ *Caleffini*, 1476, p. 183.



quartiers⁸. Cette manifestation en faveur de la duchesse de Milan suscite une déclaration de guerre contre Bologne. Preuve de l'importance politique de ces réjouissances publiques, cette illumination de Bologne, possession des Visconti, suscite l'hostilité des ennemis de Milan.

Lorsque Forlì fête le retour de son seigneur Francesco Ordelaffi, il est précisé que « toute la population était sur la place avec les *lominarie* et il semblait vraiment que Forlì était sur le point de s'écrouler »⁹.

Ainsi, dans le rituel des réjouissances, la manifestation de joie se traduit par des parades avec un concert de toutes les cloches et se prolonge en soirée par des illuminations et feux de joie. Dans des cités sombres, cet éclairage inhabituel devait enthousiasmer les citadins : l'illumination, caractéristique des jours de fête, était une dimension essentielle du pouvoir triomphant. L'abondance de lumière est d'abord un élément de distinction caractéristique des spectacles de cours. Les éclairages magnifient les représentations théâtrales aux effets de mise en scène exceptionnels :

On a donné la première comédie de Plaute, celle d'Amphitryon et Alcmène, dans le nouveau *cortile* de la cour, sur la tribune [...], et elle dura de la première heure de la nuit jusqu'à six heures du matin avec soixante lumières, chandelles et autres cierges, mais ce ne fut pas terminé, car la pluie vint [...].

Et surtout, on avait construit un ciel en hauteur dans un angle vers la tour de l'horloge avec des lampes qui brillaient en des endroits voulus derrière une mince toile noire et qui rayonnaient à la manière des étoiles ; et il y avait des petits enfants vêtus de blanc représentant les planètes ce qui était une chose admirable à voir en raison de la très grande dépense ; ce ciel fonctionna pendant toute la durée de la comédie sur les conseils de tous les hommes intelligents¹⁰.

Les illuminations, apanage du mode de vie princier, sont aussi souvent vues de la ville par les ouvertures des palais et lorsque les membres de la cour paradedent avec lumières et torches à travers la cité¹¹. Il est aisé d'imaginer l'émerveillement que pouvaient susciter les préparatifs des festivités princières et leurs éclats aperçus de loin. De plus, ces dernières étaient par la suite racontées dans la ville : Ugo Caleffini, un chroniqueur qui n'appartient pas au monde de la cour, produit lui aussi des descriptions très détaillées des représentations théâtrales données dans le *cortile* « selon ce qu'en ont dit les participants¹² ». En certaines occasions d'ailleurs, l'accès au *cortile* n'était pas réservé aux courtisans¹³.

L'allusion à l'allégresse des citadins lors des fêtes enluminées est si répétitive qu'elle en paraît formelle. Cependant, elle prend un tour nouveau quand, à l'évocation des lumignons,

⁸ Mattiolo, 1403, p. 126.

⁹ Cobelli, 1442, p. 217

¹⁰ L'Amphitryon de Plaute est donné pour les noces de Lucrezia d'Este. Zambotti, 1487, p. 179. Plus de 1200 lampes à huile étaient installées à cette occasion selon le chroniqueur Girolamo Ferrarini, Ferrarini, 1487, p. 254. L'exploitation des manifestations lumineuses par les ducs de Bourgogne a été étudiée par Élodie Lecuppre-Desjardin dans « Les lumières de la ville : recherche sur l'utilisation de la lumière dans les cérémonies bourguignonnes (XIV^e-XV^e siècles) », *Revue Historique*, t.301, fasc.1, janvier/mars 1999, p. 23-43.

¹¹ « Le palais des seigneurs était illuminé » : Dalla Tuata, 1498, p. 402 ; « les lumières aux fenêtres du palais » : Zambotti, 1499, p. 285. Parades avec lumières : Zambotti, 1478, p. 44 ; 1501, p. 302.

¹² Pour une description de scène théâtrale dans le cortile, voir Caleffini, 1466, p. 667-668.

¹³ Caleffini évoque de façon vague le « *populo* » qui assiste à des représentations (Caleffini, 1487, p. 684). Zambotti mentionne la présence de « milliers de spectateurs » et précise qu'une représentation de l'*Eunuque* de Térence s'est déroulée à la cour « en présence de gentilshommes, citoyens et matrones et nobles dames » (Zambotti, 1486, p. 171 ; 1499, p. 285).



Serge BOUCHET, « DE LA FETE COMMUNALE A LA FETE PRINCIERE DANS LES VILLES D'EMILIE-ROMAGNE (XIV^e-DEBUT XVI^e SIECLE) : AFFIRMATION DE POUVOIR ET SUJETION DES CITADINI », *LE VERGER – BOUQUET* 6, NOVEMBRE 2014.

s'ajoute ce qui semble une première description de feux d'artifice, pour la commémoration du troisième anniversaire du couronnement de Jules II :

Et hier au soir et ce jour au soir furent données plusieurs fêtes et réjouissances dans toute la ville de Bologne et sur les places publiques, avec des flammes de feux, avec les vacarmes des instruments de toutes sortes, après avoir fait des éclairs venus du ciel, comme des étoiles tombant du ciel, alors qu'étaient suspendues des lumières brillantes à chaque fenêtre des palais publics comme privés. Car celles-ci scintillaient d'une telle lumière, irradiaient de tant de splendeurs, de sorte qu'il n'en fallait pas plus pour que la nuit se retire¹⁴.

Cette illumination exceptionnelle semble une opération de séduction envers les Bolognais tout juste soumis à l'autorité pontificale en ce début de XVI^e siècle. Ainsi, la fête et les illuminations délivrent d'abord un message d'unanimité et de soumission à un pouvoir qui s'installe ou qui réaffirme sa domination. L'unanimité peut être illusoire, l'important étant d'afficher l'image d'une ville unie dans l'allégresse derrière l'autorité princière.

LA FETE INSTRUMENT DE LEGITIMATION

Les spectacles du pouvoir prennent deux formes complémentaires : celle du seigneur en représentation au quotidien, et celle des divertissements offerts par le prince. Dans le premier cas, la parade donne au seigneur une place éminente, et les rôles sont clairement assignés : les grands sont acteurs, les sujets spectateurs. Dans le deuxième cas, les festivités offertes à tous renforcent en retour la reconnaissance envers le seigneur.

Les fêtes de la fin du XV^e siècle et du début du XVI^e s'imposent dans les chroniques, car les auteurs, éblouis par les fastes, sont conscients de leur dimension politique et tiennent à en préserver tout le souvenir¹⁵. Ils écrivent d'ailleurs parfois sur commande du prince le récit de ces moments.

À en croire les chroniqueurs, les fêtes et les réjouissances en imposent toujours aux autres cités¹⁶. Carlo Malatesta organise en 1413 à Rimini « la plus grande fête que l'on vit en Italie en cent ans » et lors du tournoi le seigneur se distingua merveilleusement¹⁷. La somptueuse cérémonie d'élévation de Borso au titre de duc de Modène et Reggio Emilia, les réceptions de l'empereur sont décrites comme uniques. L'entrée triomphale de Girolamo Riario et Caterina Sforza dans Forlì est connue de toute la Romagne¹⁸.

Giovanni II « le premier homme d'Italie pour la pompe et toutes les autres choses » organise un palio qualifié de « plus belle joute jamais vue en Italie¹⁹ ». Ce tournoi, raconté avec force détails dans plusieurs chroniques, est vu comme un moment d'exception donné « avec

¹⁴ Mamelini, 1506, p. 16b.

¹⁵ Sur la signification politique des fêtes, voir Roy Strong, *Les Fêtes de la Renaissance. Art et pouvoir*, Arles, Solin, 1991. Le tournoi de 1469 à Florence a servi de modèle pour celui organisé à Bologne par Giovanni II l'année suivante : voir É. Crouzet-Pavan, *Renaissances italiennes, 1380-1500*, Paris, Albin Michel, 2007, p. 20-27.

¹⁶ La ville du chroniqueur est toujours la plus belle, le palais princier dans la ville est toujours le plus beau palais d'Italie, et les funérailles du prince sont toujours les plus exceptionnelles à la fin du XV^e siècle.

¹⁷ Merlini, 1413, p. 47.

¹⁸ Cobelli, 1481, p. 265.

¹⁹ Rampona, 1485, p. 480. La fête cherche avant tout à affirmer la grandeur du seigneur aux yeux du *populus* : A. de Benedictis, « Quale "corte" per quale "Signoria" ? A proposito di organizzazione e immagine del potere durante la preminenza di Giovanni II Bentivoglio », *Bentivolorum magnificentia, principe e cultura a Bologna nel rinascimento*, dir. Bruno Basile, Rome, Bulzoni, 1984, pp. 13-33. p. 28.



tant de somptuosité dans les vêtements et les armes que la Rome antique paraissait ressuscitée²⁰ ». Ces journées sont si fameuses qu'une fresque est réalisée afin de célébrer les combats dans le palais Bentivoglio²¹. Plusieurs représentations sont alors emboîtées. Exceptionnelle, la scène peinte dans le palais réactive le souvenir et devient à son tour une image de souveraineté princière. Cette peinture, célébrée dans la chronique de Bologne de Friano degli Ubaldini (†1522), devient un élément marquant de l'histoire de la ville²². L'intérêt pour le tournoi organisé par Giovanni II en 1470 est manifeste, alors qu'à l'inverse un auteur du début du siècle ne consacrait que quatre phrases aux trois jours du tournoi organisé par le cardinal légat pontifical – et futur antipape – Baldassare Cossa. L'amplification du récit en quelques décennies révèle combien le tournoi, divertissement offert à la ville, est devenu une manifestation de la puissance princière.

Cette fête, son organisation et sa mise en scène construisent l'image du jeune seigneur. Dal Poggio, chroniqueur proche des Bentivoglio, explique ainsi que la remise de l'étendard de la ville à Giovanni II par les ambassadeurs de Milan était un gage de confiance adressé à la ville et au monde entier²³. C'est encore par un tournoi que Giovanni II Bentivoglio en 1490 prépare sa succession. En effet, cette fête chevaleresque permet de marquer la supériorité de son fils Annibale, et naturellement nos observateurs s'en font l'écho. Le tournoi oppose Annibale et ses chevaliers au chef de l'équipe de Giovanni II, Nicolò Rangoni²⁴. Le maçon Gaspare Nadi écrit qu'Annibale enlève la victoire et ravit l'étendard à son père, alors qu'en réalité il l'emporte sur son beau-frère. Ce raccourci met en évidence la symbolique du tournoi, car ce combat du fils contre le gendre s'apparente à une cérémonie de légitimation de l'héritier aux yeux du public citadin. Que l'issue du combat soit arrangée importe peu. Dans ce simulacre de combat, la victoire d'Annibale confirme aussi sa grandeur aux yeux des invités, une assemblée choisie : il n'est pas un simple héritier, mais prouve à tous son aptitude à succéder à son père²⁵. Le chroniqueur Borselli enrichit encore la symbolique par la comparaison antique : « À la manière d'un triomphe romain, le seigneur Annibale alla à sa maison emmené par un char, il partagea le prix avec ses amis de combat »²⁶. Cette victoire est une véritable preuve de légitimité, car la

²⁰ Borselli, 1470, p. 101. L'idée est reprise pour le mariage du troisième fils de Giovanni II en 1492 : « Beaucoup dirent que l'antiquité romaine revivait » (Borselli, 1492, p. 112). La comparaison avec Rome s'impose aussi pour la cérémonie donnée en l'honneur de Borso d'Este, à Modène, dans le récit de Giovanni da Ferrara qui ne s'enthousiasme pas pour la beauté du spectacle, mais pour les symboles et les références antiques (Giovanni da Ferrara, 1452, p. 40-43). L'Entrée de Borso à Reggio est de même assimilée à un triomphe romain, selon une conception qui s'impose à la fin du XV^e siècle (voir Roy Strong, *Les Fêtes de la Renaissance. Art et pouvoir*, op. cit., p. 86).

²¹ Albano Sorbelli le compare au tournoi organisé à Florence en l'honneur de Laurent de Médicis. Il estime que le tournoi de Bologne connu en son temps un retentissement analogue à celui de Florence, mais que la postérité de celui de Florence fut assurée par deux insignes *cantori*, Poliziano et Pulci. Albano Sorbelli, *I Bentivoglio, Signori di Bologna*, éd. M. Bacci, Bologne, Cappelli, 1987., p. 83. La symbolique de la fortune dans un autre tournoi de Giovanni II, donné en 1490, a été récemment étudiée par Florence Jutier-Buttay dans « Usages politiques de l'allégorie de la Fortune à la Renaissance : l'exemple du tournoi organisé par Jean II de Bologne en 1490 », *Hasard et Providence XIV^e-XVII^e siècles, actes du cinquantenaire de la fondation du CESR et XLIX^e Colloque International d'Études Humanistes Tours*, 3-9 juillet 2006, éd. Marie-Luce Demonet, Tours, 2007 (Centre d'Études Supérieures de la Renaissance, en ligne), p. 1-10.

²² ms. Ubaldini, 1470, f^o 647v, cité dans Armando Antonelli et Marco Poli, *Il Palazzo dei Bentivoglio*, Vicenza, Marsilio, 2006, p. 77.

²³ ms. Dal Poggio, 1493, f^o 647r.

²⁴ Nicolò Rangoni de Modène, capitaine général des troupes de Bologne, a épousé en 1481 Bianca Bentivoglio, fille aînée de Giovanni II.

²⁵ Nous reprenons l'analyse de Florence Jutier-Buttay qui rapproche le tournoi d'un combat rituel au cours duquel Annibale, momentanément rival de son père, lui ravit l'étendard (F. Jutier-Buttay, art. cit., voir note 21).

²⁶ « Cum triumpho more Romano dominus Hanibal curru vectus, ad domum suam accessit; bravium amicis pugnantibus divisit ». Borselli, 1490, p. 111.



Serge BOUCHET, « DE LA FETE COMMUNALE A LA FETE PRINCIERE DANS LES VILLES D'EMILIE-ROMAGNE (XIV^e-DEBUT XVI^e SIECLE) : AFFIRMATION DE POUVOIR ET SUJETION DES CITADINI », *LE VERGER – BOUQUET* 6, NOVEMBRE 2014.

reconnaissance s'acquiert par la bravoure. Les récits de la fête dans les chroniques idéalisent le fils du seigneur. Les chroniqueurs pérennisent sa grandeur pour le futur : forgeant l'histoire, ils amplifient l'événement et le diffusent.

Ostentatoire, la solennelle Entrée de Jules II dans Bologne le 11 novembre 1506 est aussi une adresse à la population. L'intention est de flatter l'orgueil des citoyens, mais surtout d'affirmer l'avènement de la liberté pour Bologne. Ainsi, des pièces sont jetées à la foule de Bologne à l'occasion de l'Entrée. Ces pièces servent avant tout à promouvoir l'action du souverain pontife :

Derrière le pape allait le dataire qui avait auprès de lui deux plateaux d'or remplis de ducats et de monnaie d'argent frappés à Bologne, qui faisaient en tout trois mille ducats, avec San Pietro sur une face et le chêne rouvre sur l'autre et qui disait : « Bologne libérée du tyran par Jules II ». Et toutes ces pièces d'or et d'argent il allait les jetant par la ville [...] ²⁷.

Lors des festivités qui accompagnent le triomphe du pape à Bologne, un spectacle allégorique vient compléter l'inscription gravée sur les pièces :

Puis apparut la magnifique ville de Bologne sous les traits d'une femme vieille, décrépite, toute vêtue de draps noirs, toute triste et sombre, comme ses voiles noircis par la corruption et toute en pleurs : et là, à pleine voix elle commença à remercier Sa Sainteté, disant qu'il était mille fois le bienvenu pour la débarrasser de tous les tourments dans lesquels elle s'était retrouvée, pour avoir si longtemps été sous la tyrannie de la scie ; que maintenant il ne lui restait rien sinon les os et qu'elle ne retrouvait ni sa chair ni son sang ; et qu'elle considérait que la venue de Sa Sainteté n'était pas moins pour elle que la résurrection de Notre Rédempteur pour nos Saints Pères ²⁸.

Les ducats d'or jetés à profusion s'opposent point par point à ce spectacle. La mise en scène théâtralisée du bouleversement politique doit imprimer dans l'imaginaire collectif citadin une image dévalorisante de la Bologne des Bentivoglio qui renforce d'autant le message de puissance véhiculé par les pièces d'or et d'argent. La « tyrannie de la scie » était synonyme de misère, la monnaie frappée du nom de Jules II, jetée à la volée, annonce une ère de prospérité. Le spectacle doit ancrer chez les spectateurs l'image de souffrances subies par le passé. La devise gravée sur les pièces affirme les promesses de la liberté nouvelle pour la ville. Si le jeu de la vieille femme est éphémère, la frappe sur les pièces de métal précieux doit garantir la pérennité du message pontifical.

²⁷ Dalla Tuata, 1506, p. 488. Mamelini, 1506, p. 16a et n. 20 p. 66. Ces pièces sont appelées « Jules » à Bologne (Bernardi, 1506, p. 201-202). Le rouvre est l'emblème familial de Jules II, né Giuliano della Rovere. Les pièces jetées sont un moyen de se rendre agréable aux Bolonais. Sur la cérémonie d'entrée et les pièces lancées au peuple, voir Luigi Frati, « Delle monete gettate al popolo nel solenne ingresso in Bologna di Giulio II per la cacciata di Gio. Il Bentivoglio », *AMMR*, 53, 1882, p. 474-487.

²⁸ Bernardi, 1506, p. 198. La scie est le symbole du seigneur déchu, Giovanni II Bentivoglio. L'Entrée triomphale fut organisée par Paride Grassi, Maître des Cérémonies du pape : ce dernier a laissé un récit de la guerre contre Giovanni II, étudié par Angela De Benedictis dans *Una guerra d'Italia, una resistenza di popolo, Bologne 1506*, Bologne, Il Mulino, 2004, p. 31-32 et 141-143. Le triomphe de Jules II est présenté et les pièces sont reproduites en illustration par M. Ricci, « Giulio II e l'ideologia trionfale. Una lettura dell'ingresso a Bologna del 1506 », *Città in guerra, Bologna nelle "guerre d'Italia"*, dir. Gian Mario Anselmi et Angela de Benedictis, Bologne, Minerva edizioni, 2008, p. 249-268.



Serge BOUCHET, « DE LA FETE COMMUNALE A LA FETE PRINCIERE DANS LES VILLES D'EMILIE-ROMAGNE (XIV^e-DEBUT XVI^e SIECLE) : AFFIRMATION DE POUVOIR ET SUJETION DES CITADINI », *LE VERGER – BOUQUET* 6, NOVEMBRE 2014.

Ainsi, au-delà de l'affirmation d'une unité des sujets par la fête, cette dernière se présente aussi comme un instrument de re-légitimation d'un pouvoir en place ou de légitimation d'un nouveau pouvoir.

ASSUJETTIR PAR LA FETE

SUSCITER L'ADMIRATION ET LA FIERTE

La représentation du pouvoir se transforme du début du XIV^e siècle, temps des communes, au milieu du XV^e siècle, période pendant laquelle les princes d'Emilie-Romagne sont à l'apogée de leur puissance. En effet, partout, en moins d'un siècle, le prestige épuré d'un cortège de bienvenue organisé par les autorités communales cède la place au défilé ostentatoire et luxueux du prince et des courtisans. De façon emblématique, l'évocation du *carroccio*²⁹ communal s'efface au profit de la description du char triomphal du seigneur. Une simple comparaison convaincra de la conversion opérée à la fois dans le spectacle et dans le récit :

Beaucoup de gens sont allés au-devant [du légat] avec le *carroccio* décoré, à savoir avec deux paires de bœufs couverts d'écarlate comme les bouviers et leurs bâtons. Et sur le dit *carroccio* allaient les seigneurs par quartier [suivent les noms]. Notre capitaine était avec eux sur le dit *carroccio* et ils allaient avec toutes les enseignes du *popolo* et des chevaliers avec le gonfalon du *carroccio*. Les rênes étaient tenues par messires Lancio dei Garisendi, Rayniero de Odofredi, Matheo dei Torelli et Raynero dei Samaritani. Et le légat était porté sous le baldaquin que tenaient les damoiseaux, tous vêtus de blanc ou de vert clair [...]. Et ils entrèrent par la porte de San Felice et on leur rendit dans Bologne tous les honneurs possibles³⁰.

Ce *carroccio* qui allait à la rencontre des visiteurs, au-delà des portes, pour les introduire dans la ville, fait pâle figure comparé au char triomphal sur lequel parade le seigneur au cœur de la cité un siècle et demi plus tard :

Alors arriva messire Annibale Bentivoglio avec son équipe de couleur verte. Annibale avait lui aussi un char triomphal très bien décoré agencé avec un personnage tout en haut du char, vêtu de drap d'or à la manière de la femme dite de la Fortune avec son étendard de soie verte en main. Et en dessous de lui il y avait quatre hommes bien armés, et il y avait une roue qui tournait autour et représentait la Fortune. Et ils arrivèrent sur la place et entrèrent dans la dite enceinte [pour les joutes] précédés par le char et firent leur parade tout autour avec beaucoup de grands coursiers avec des soubrevestes de drap d'or et d'argent et de soie et des harnachements finement travaillés³¹.

²⁹ *Carroccio* : char à quatre roues de fer qui porte l'étendard de la ville, une cloche, un autel et une croix. Enseigne militaire en temps de guerre.

³⁰ *Villola*, 1327, p. 377. Nous transcrivons la moitié du passage. Le récit se poursuit par une présentation brève des représentants des quatre quartiers avec leurs enseignes.

³¹ *Rampona*, 1492, p. 520-521. Nous n'avons retenu qu'un sixième du passage consacré au tournoi.



Serge BOUCHET, « DE LA FETE COMMUNALE A LA FETE PRINCIERE DANS LES VILLES D'EMILIE-ROMAGNE (XIV^e-DEBUT XVI^e SIECLE) : AFFIRMATION DE POUVOIR ET SUJETION DES CITADINI », *LE VERGER – BOUQUET* 6, NOVEMBRE 2014.

Ces récits mettant en scène le *carroccio* de Bologne en 1327 et le tournoi remporté par Annibale en 1492 illustrent le profond renouvellement de la représentation politique des communautés citadines entre les XIV^e et XV^e siècles. Tiré par des bœufs, le modeste *carroccio* de la commune portait quelques représentants de la cité simplement vêtus de rouge autour de la bannière communale et au son des trompettes. Pour les fêtes majestueuses du XV^e siècle défilent le char princier triomphal et les chars allégoriques accompagnés de fanfares : le prince est acclamé sous une pluie de fleurs ; les tenues vestimentaires sont somptueuses ; les figures symboliques et les personnages déguisés s'exhibent ; le vin coule à flot, et la nourriture est offerte. Des arcs de triomphe temporaires sont construits, et, pour l'occasion, de petits groupes égayent la ville jouant ça et là de la musique.

Au XIV^e siècle, le *carroccio* disait la solennité des honneurs rendus à un hôte de marque. Au XV^e siècle, noces, joutes et triomphes enthousiasment les citadins, les invités prestigieux, les visiteurs nobles et moins nobles, le monde entier... du moins les chroniqueurs l'affirment-ils.

La quête de légitimité se joue aussi sur un autre terrain. La stratégie du spectacle met l'accent sur le caractère exceptionnel de chaque prince ou seigneur. Le message s'est transformé. Au temps de la commune, les chroniqueurs exaltaient la liberté des citoyens. Avec les seigneurs, le « nous sommes libres depuis toujours », expression récurrente sous la plume des chroniqueurs, devient un « nous organisons les plus belles représentations ». Le caractère particulier de la commune, jalouse de son indépendance, est devenu celui, exceptionnel, d'une ville admirée pour la magnificence de son seigneur exhibée lors des fêtes.

La fierté citadine agit comme un ciment qui soude la cité autour de l'autorité princière.

LA FETE POUR AFFIRMER LA PUISSANCE

L'entrée d'un seigneur étranger, d'ambassadeurs ou de représentants de la papauté, comme lors des noces avec leurs invités prestigieux sont, au-delà du spectacle, une affirmation de puissance du détenteur du pouvoir qui met au grand jour ses liens diplomatiques³². C'est aussi le moment où par leur présence et leurs cris, les populations se voient concéder une place dans ces relations diplomatiques.

À Ferrare, les Este focalisent régulièrement sur eux l'attention et l'admiration de leurs sujets. Chacun de leurs voyages se prête à une mise en scène festive. Les déplacements des membres de la famille princière sont l'occasion de composer de splendides cortèges à l'instar de ceux réservés aux visiteurs étrangers. D'une façon plus générale, les cortèges incarnent une forme d'échange entre le seigneur et la population : le seigneur vient au-devant des citoyens, leur offrant le spectacle du défilé avec musique et lumières³³, les citoyens, par leur présence, renouvellent leur assentiment. Pour cette raison, la vie de la famille seigneuriale et des visiteurs est organisée en fonction des réalités de la vie urbaine : elle impose des contraintes à la vie économique comme l'obligation de fermeture des boutiques. En contrepartie le seigneur effectue ses déplacements solennels en fin de journée afin de ne pas gêner outre mesure les activités économiques.

Il arrive qu'une manifestation festive prenne une dimension particulière en détournant l'attention pour couvrir des entrevues que l'on souhaite discrètes. De grandes fêtes données en

³² La raison d'être du défilé a toujours été de représenter la majesté de l'État aux citoyens et aux étrangers. Voir Mitchell Bonner, *The Majesty of the State. Triumphal Progresses of Foreign Sovereigns in Renaissance Italy (1494-1600)*, Florence, Olschki, 1986, p. 1.

³³ *Zambotti*, 1479, p. 59.



1493 par Ludovic le More à Milan sont la raison officielle de la visite d'Hercule d'Este à son beau frère. Mais le but secret du voyage était d'étudier avec lui la possibilité d'un appel aux Français contre Ferdinand d'Aragon en cachette de son épouse la duchesse Eleonora d'Aragon. À l'écart du secret des discussions, les chroniqueurs décrivent seulement la dimension festive, partie visible des rencontres diplomatiques : les loisirs – chasses, chevauchées – et les Entrées. Ils retracent les fastes de l'accueil, mais passent sous silence les négociations. La diplomatie oppose ainsi l'extrême visibilité des cérémonies d'entrée et de départ, avec participation imposée du *popolo*, et l'extrême discrétion des discussions. La fête orchestre la promotion de la discussion politique et en montre le caractère exceptionnel. Le secret en est l'autre face, et il est tout aussi important pour convaincre de la portée politique de l'entrevue et démontrer la puissance du prince. Les festivités marquent aussi la distance qui sépare désormais tous les citoyens-sujets de la réalité du pouvoir.

Devenus fiers de l'étalage de la magnificence de leur prince, exprimée par des réjouissances grandioses, amusés par des fêtes, alors que la réalité de la vie politique se déroule ailleurs, les citoyens sont désormais totalement assujettis. À en croire les chroniqueurs, le spectacle du pouvoir suffit à susciter l'adhésion de la foule.

LA FETE, INSTRUMENT D'UNE PRISE DE POSSESSION DE L'ESPACE URBAIN

LA VILLE PARCOURUE LORS DES FETES : UN CONTROLE SPATIAL DE L'ESPACE CITADIN

Assujettis, les citoyens sont mis sous contrôle au moyen d'une véritable prise de possession de la ville. Pour cela, l'ancien palais communal est dépossédé de sa fonction de siège du pouvoir. L'autorité princière s'impose de façon visible dans les quartiers, l'espace urbain est quadrillé. Les fêtes sur la place, décrites de façon exceptionnelle au XIV^e siècle, se multiplient au XV^e siècle modifiant la structure même de la ville. La fonction de la place communale change : la fonction festive se substitue à la fonction économique dont les auteurs signalent la disparition avec l'enlèvement des étals. Cette transformation est rendue nécessaire par l'importance des défilés du prince, de ses proches et des courtisans.

Dans les descriptions des fêtes de Bologne, un axe se dessine très nettement en direction du palais Bentivoglio et de la place devant ce palais. La rue San Donato devient le nouvel axe principal supplantant très largement les voies traditionnelles. Le palais Bentivoglio et la place communale deviennent complémentaires : les événements festifs qui marquent la vie de Bologne conduisent du palais des Bentivoglio à la *Piazza Maggiore*, puis de cette place au palais. Lieu de la représentation seigneuriale, la place Bentivoglio s'impose et sans cesse les récits des festivités ramènent à elle (voir fig.1 à 3). Ainsi, tout change dans ces représentations du pouvoir. Les parades s'emparent de la rue dans toute sa longueur, et non uniquement à la « bouche de la place ». La rue forme le cadre dans lequel se jouent désormais des séquences historiques. Elle est le lien symbolique qui unit les détenteurs du pouvoir à l'espace urbain et au *popolo*.

Il faut nous arrêter sur les mariages de Sante Bentivoglio en 1454, puis d'Annibale Bentivoglio avec Lucrece d'Este en 1487. Le récit du mariage de Sante se limite essentiellement aux cortèges empruntant les rues qui conduisent devant le nouveau palais, car ceux-ci sont l'occasion d'une mise en scène de Bologne. Les noces d'Annibale Bentivoglio et de Lucrece, fille naturelle d'Hercule d'Este, sont célébrées à la fin du mois de janvier 1487. La fête scellant l'alliance entre les deux familles s'insère dans une stratégie matrimoniale qui vise à unir les Bentivoglio aux plus grandes seigneuries d'Italie. Après avoir décrit la préparation de la ville, le



Serge BOUCHET, « DE LA FETE COMMUNALE A LA FETE PRINCIERE DANS LES VILLES D'EMILIE-ROMAGNE (XIV^e-DEBUT XVI^e SIECLE) : AFFIRMATION DE POUVOIR ET SUJETION DES CITADINI », *LE VERGER – BOUQUET 6*, NOVEMBRE 2014.

témoin raconte la cérémonie en elle-même. Toutes les portes extérieures sont « habillées » et symbolisent les vertus. La foule se presse lors de la traversée de la ville et pour l'arrivée sur la place devant le palais. S'ensuivent trois jours de fête : les textes décrivent les réjouissances qui conduisent le lecteur alternativement de l'intérieur du palais à la place attenante, puis de la place à l'intérieur du palais. La place créée pour l'occasion devient un lieu urbain privatisé, car elle est un prolongement du palais, mais la fête y est « offerte » aux citoyens devenus « spectateurs ». Cette place est d'ailleurs désignée une fois comme « la place de messire Giovanni Bentivoglio³⁴ » : on ne saurait mieux exprimer la confusion entre l'espace public de la ville et l'espace privé. Ce débordement de l'événement privé sur l'espace public sous-entend, au-delà d'une communion, que les fastes de la fête partagée avec le *popolo* marquent la prééminence du premier des Bolognais sur la puissance communale. « La typologie des espaces se brouille³⁵ », quand le divertissement privé se poursuit à l'extérieur rejoignant le divertissement public. Le souci d'entretenir la continuité entre le palais du seigneur et la *Piazza Maggiore* se lit dans les nombreuses allusions des chroniqueurs aux allers-retours effectués de plus en plus souvent de l'un à l'autre. La place Bentivoglio, ouverte au public, et la *via san Donato* jouent le rôle d'interface, reliant le palais, centre du nouveau pouvoir princier, à la *Piazza Maggiore* et son palais communal, cœur traditionnel de la cité. Lieux des cortèges et des fêtes, ces espaces sont l'axe central d'une représentation du pouvoir.

À Ferrare aussi, l'organisation du territoire urbain mêle les lieux anciens et nouveaux pour donner naissance à des espaces civiques ducaux sur lesquels se polarisent les chroniques³⁶. La place de la commune, le Palazzo della Ragione, le Palazzo Vecchio, le Barco, les palais Schifanoia, Belfiore, sont très fréquemment mentionnés. Les références à la Via degli Angeli dans les chroniques du XV^e siècle, traduisent l'importance prise par cette nouvelle voie.

UNE VALEUR NOUVELLE DONNEE A LA RUE

Grâce à la mise en scène de la vie seigneuriale, la rue fait véritablement son entrée dans les descriptions historiques. Le traité sur les spectacles, écrit par Pellegrino Prisciani pour Hercule d'Este à la fin du XV^e siècle, propose d'ailleurs une véritable instrumentalisation de la rue. Le dernier chapitre intitulé « *De li arci a le boche de le piazze*³⁷ », explique comment associer les rues et la place pour les mettre au service du système de représentation princier. Lors de la très grande fête organisée pour l'accueil de Lucrece d'Este à l'occasion de ses noces avec Annibale Bentivoglio, de fausses portes sont installées à Bologne. Elles constituent une manifestation visible de cette nouvelle dimension de la rue³⁸.

La parade et la fête sont à l'origine d'une redéfinition de la ville par la promotion des rues qui affirment la volonté de paraître. À la verticalité des tours, signe ancien de la domination dans les villes italiennes, succède, ou s'ajoute, l'horizontalité des rues qui deviennent les axes politiques de la ville. La tour était une prouesse technique marquant la

³⁴ Rampona, 1487, p. 490.

³⁵ É. Crouzet-Pavan, *Renaissances italiennes [...]*, op. cit., p. 473.

³⁶ L'aménagement du centre a été étudié par Marco Folin, *Rinascimento estense, politica, cultura, istituzioni di un antico Stato italiano*, San Donato Milanese, Laterza, 2001, p. 251-254. On trouvera une interprétation du sens politique de cet aménagement dans É. Crouzet-Pavan, *Renaissances italiennes [...]*, op. cit., p. 128-130.

³⁷ Pellegrino Prisciani, *Spectacula*, éd. D. Aguzzi Barbagli, Modène, Panini, 1992, p. 85-86.

³⁸ « Toutes les cités édifient ces arcs, ces monuments imaginaires » ce qui crée « un espace imaginaire de la ville » : É. Crouzet-Pavan, « La ville et ses villes possibles : sur les expériences sociales et symboliques du fait urbain », *D'une ville à l'autre, structures matérielles et organisation de l'espace dans les villes européennes (XIII^e-XVI^e siècle)*, dir. Jean-Claude Maire Vigueur, Rome, collection de l'École française de Rome, 122, 1989, p. 643-680. p. 679.



Serge BOUCHET, « DE LA FETE COMMUNALE A LA FETE PRINCIERE DANS LES VILLES D'EMILIE-ROMAGNE (XIV^e-DEBUT XVI^e SIECLE) : AFFIRMATION DE POUVOIR ET SUJETION DES CITADINI », *LE VERGER – BOUQUET* 6, NOVEMBRE 2014.

domination sur un espace. L'axe bordé d'arbres, rectiligne et large, taillé dans le vif au mépris des constructions anciennes, remodèle le paysage ou le bouleverse : créés pour donner une plus grande ampleur aux défilés et parades, ces axes rendent compte d'une autre forme de domination directement issue des fêtes. Ces fêtes donnent à la rue une dimension symbolique et permettent une prise de possession de l'espace du palais princier jusqu'aux quartiers.

LA FETE TRANSFORME LA PERCEPTION DE LA VILLE

Ludovico Zorzi estime que le xv^e siècle connut un glissement sémantique de la notion de représentation et que « dans ce mouvement l'architecture vient jouer son rôle, et au sens le plus plein : l'architecture réelle se transmue en décor dans les tableaux tandis qu'elle ne cesse d'être le décor " vrai " des processions et des spectacles de rue³⁹ ». Dans nos chroniques, cette politique du spectacle contribue à la nouvelle perception du monde qui imprègne l'arrière-plan des récits.

Partie intégrante de la fête, le théâtre du xv^e induit une confusion entre réalité et représentation⁴⁰. Les textes procèdent à une lecture à plusieurs niveaux des pièces de théâtre jouées dans la ville. Ils en précisent la nature et le sujet, résument et exposent parfois l'intrigue. Dans le même temps apparaît un lexique du décor. Avant le *Quattrocento*, les décors sont tout au mieux suggérés. Les dernières chroniques du xv^e siècle leur accordent une place grandissante pour rendre la magnificence de la fête en détaillant les châteaux de bois construits pour les tournois ou sur des chars, les planètes représentées, les personnages, héros et déesses antiques, les animaux, les maisons et forteresses des décors de théâtre.

Quand Zambotti, Ferrarini, Caleffini décrivent sur la famille princière et leurs invités assistant aux spectacles des balcons, des tribunes et des fenêtres, ils s'intéressent aux lieux réels – notamment le *cortile* ou la place –, aux constructions temporaires – tribunes –, aux décors, à la disposition et la composition du public, aux objets⁴¹. Girolamo Ferrarini rend compte longuement de spectacles donnés sur la place de Ferrare en 1476 :

La comédie de Térence appelée *l'Eunuque* fut donnée dans la grand salle de la Cour, aménagée avec de très grandes tribunes, une du côté de la chambre, de dix gradins, derrière le mur, sur laquelle se tenaient les gentilshommes et les citoyens et les matrones et nobles dames. [...] et devant la tribune on a représenté un mur avec des créneaux peints imitant une ville, où l'on voyait cinq maisons qui semblaient de pierre cuite⁴².

³⁹ Jean-Christophe Bailly, Avant-propos à l'édition française de Ludovico Zorzi, *Carpaccio et la représentation de Sainte Ursule. Peinture et spectacle à Venise au Quattrocento*, Paris, Hazan, 1991, p. 11.

⁴⁰ Ludovico Zorzi a rappelé la manière dont le théâtre était alors une « partie d'un tout », un « moment d'une cérémonie ». Inséré dans un contexte cérémoniel, il est un événement parmi d'autres qui, tous ensemble, peuvent être réunis sous l'étiquette générale de « spectacle ». Cela induit dans une représentation picturale comme celle de Carpaccio un rapprochement entre les deux sphères séparées de la représentation picturale et de la représentation scénique. « La cérémonie et le théâtre [sont] refondus au niveau de la représentation picturale » comme le souligne Ludovico Zorzi (*Carpaccio et la représentation de Sainte Ursule. Peinture et spectacle à Venise au Quattrocento, op. cit.*, p. 49-50.)

⁴¹ Ferrarini, 1486, p. 232 ; 1487, p. 251-254 ; 1489, p. 316-319. Zambotti, 1490, p. 213 ; 1499, p. 285 ; 1502, p. 315.

⁴² Les chroniqueurs de Ferrare, Zambotti et Ferrarini, insèrent plusieurs descriptions de décor. Nous en proposons un seul exemple ici (Zambotti, 1499, p. 285).



Serge BOUCHET, « DE LA FETE COMMUNALE A LA FETE PRINCIERE DANS LES VILLES D'EMILIE-ROMAGNE (XIV^e-DEBUT XVI^e SIECLE) : AFFIRMATION DE POUVOIR ET SUJETION DES CITADINI », *LE VERGER – BOUQUET* 6, NOVEMBRE 2014.

La ville de Ferrare se devine dans un discours où artifice et réalité s'interpénètrent⁴³. Les lieux sont situés avec un souci de précision inexistant auparavant, à l'aide des termes « devant », « derrière », « à droite », « à gauche », « en haut », « en bas », parfois complétés par des indications de longueur. D'autres détails renforcent la dimension visuelle : les façades des maisons sont « peintes », le nombre de maisons ou d'objets est compté, les dimensions sont quelquefois estimées... Ainsi la fête princière influence-t-elle profondément la perception du paysage citadin décrit à la fois dans sa réalité et dans sa figuration en arrière-plan des scènes de théâtre. Dans un monde où tout est spectacle, les chroniqueurs éprouvent le besoin de montrer. À la fin du XV^e siècle, ils usent abondamment de l'expression « aller voir » : ils racontent les spectacles de rue où le public accourt et découvre. Nos auteurs observent de même le cadre urbain et émettent des avis sur leur ville et ses transformations, car ils veulent à leur tour « donner à voir ». Cette volonté provient d'abord du désir de peindre un monde reconstitué pour une fête de rue.

Ces auteurs prêtent une attention semblable aux salles qui accueillent les fêtes seigneuriales. Cet intérêt pour les espaces intérieurs est très tardif puisqu'il faut attendre la fin du XV^e siècle pour qu'ils nous entraînent dans les palais, afin de nous faire participer aux festivités qui s'y déroulent. Les toutes premières descriptions circonstanciées concernent précisément les lieux de réceptions. Nous expliquons ce fait par la volonté de célébrer l'organisateur de la réception et de faire découvrir des espaces méconnus au lecteur. La chronique se donne pour objectif de suivre les princes dans leurs fêtes, de faire pénétrer dans le palais à la suite des convives et d'enregistrer des moments éphémères pour rehausser la gloire du prince. Tout se passe comme si l'on découvrait la couleur, le paysage et les salons avec les fêtes de la seigneurie. C'est le glissement rapide d'un monde d'impressions en sombre et clair, peu défini, à une image en couleur, aux contours clairement marqués. La dimension festive aide au passage d'un espace indéfini et peu sonore à un monde décrit, coloré et bruyant, joyeux et diversifié. C'est le passage d'un prestige simple et solennel à un prestige ostentatoire et luxueux. Cette modification des descriptions se construit à partir d'un lexique né des descriptions des fêtes.

L'IMPREGNATION DES TEXTES PAR L'ESPRIT DU SPECTACLE DE LA FETE : UN CONTROLE DU TEMPS ET DE L'HISTOIRE

UNE FETE SPECTACLE CENTREE SUR LES GRANDS

Le regard porté sur les manifestations organisées par les autorités se distancie. La dimension spectaculaire devient perceptible. Si la curiosité de l'assistance se dessine, la population citadine reste évoquée de façon impersonnelle. En revanche, lors des fêtes où les grands s'exposent, le chroniqueur détaille leurs tenues vestimentaires, leurs armes, les banquets et les cadeaux offerts⁴⁴. C'est dans ces circonstances qu'apparaît un premier intérêt pour la mode : citation à la française. Les descriptions de l'assistance spécifient la place de chacun et la hiérarchie des personnalités.

⁴³ Ferrarini, 1489, p. 316-318. « La perspective que l'arc de triomphe dégage entre ses pilastres feints ménage une scène de théâtre et le décor théâtral, à son tour, reproduit la cité » : É. Crouzet-Pavan, *Renaissances italiennes [...]*, op. cit., p. 474.

⁴⁴ Voir Christian de Mérindol, « Le prince et son cortège. La théâtralisation des signes du pouvoir à la fin du Moyen Âge », *Les Princes et le pouvoir au Moyen Âge*, XXIII^e congrès de la SHMES, Brest mai 1992, Paris 1993, p. 303-323.



Serge BOUCHET, « DE LA FETE COMMUNALE A LA FETE PRINCIERE DANS LES VILLES D'EMILIE-ROMAGNE (XIV^e-DEBUT XVI^e SIECLE) : AFFIRMATION DE POUVOIR ET SUJETION DES CITADINI », *LE VERGER – BOUQUET* 6, NOVEMBRE 2014.

Au XIV^e siècle, les récits des fêtes ou des joutes mentionnaient brièvement les parures arborées, parfois un adjectif précisait tout au plus l'aspect des tissus. Un siècle plus tard, les toilettes lors des cérémonies sont, au contraire, souvent détaillées avec soin et plaisir, car elles sont une marque de prestige. La nature des textiles et des fourrures est précisée ainsi que les formes et les couleurs des vêtements. Un glissement s'opère vers l'idée de mode. Pour rendre compte de la somptuosité des fêtes, les auteurs prêtent attention aux innovations vestimentaires et aux influences en utilisant un lexique spécifique. Les personnages sont habillés à l'espagnole, à la française à l'allemande, à la hongroise, à la turque, à la romaine, à l'italienne, à la manière des Maures, à la paysanne, en « toile très blanche de Saint-Gall⁴⁵ », en « satin d'Alexandrie » ou « soie alexandrine ». Les manches sont « à la vénitienne », un manteau est ouvert sur l'épaule à la mode de Bourgogne. Les femmes portent des manteaux courts « à l'apostolique », des « turques de satin noir avec voile d'ouate dentelé ».

DES RECITS DE FETE CONTROLES

Attentifs aux gestes et tenues des grands, les chroniqueurs sont insensibles à la réalité des réactions de la foule. Ainsi, la prudence s'impose-t-elle à la lecture des récits de réjouissances collectives, car il est difficile de démêler la part exacte du témoignage, de la propagande et du stéréotype d'écriture⁴⁶. L'emploi systématique de tournures impersonnelles telles « on fit des feux », « des lumières furent allumées », laisse entendre que ces manifestations ne sont pas d'initiative populaire⁴⁷. Lorsque la célébration se termine par des feux de joie sur les places, plus encore par un banquet ou un bal, les citoyens participent alors à l'événement, mais comment déterminer s'ils manifestent ainsi leur adhésion ou profitent simplement d'un moment festif ? Quoi qu'il en soit, même dans ce cas les chroniqueurs ne s'arrêtent jamais à faire vivre la foule. La réticence face à des cérémonies imposées se devine au détour de plaintes sur leur fréquence et leur coût. Cette lassitude tient au coût de ces festivités qui, outre les dépenses qu'elles engagent, contraignent aussi les boutiques à la fermeture.

Si presque toutes les réjouissances collectives paraissent officielles, quelques débordements spontanés sont rapportés. En quelques occasions, la joie n'est pas contrôlée, la foule saccage maisons et étals pour allumer des feux de joie, elle libère les prisonniers des prisons. Ces abus festifs semblent ne pas surprendre. Ils sont décrits en des termes proches de ceux utilisés pour les révoltes, mais les excès n'appellent aucune condamnation. La destruction est une dimension de la fête, surtout lorsque cette dernière échappe au contrôle. Toutefois, du XIV^e au début du XVI^e siècle, les saccages reculent et les moments de fête sont de plus en plus contrôlés. La fête tourne au spectacle, preuve d'une prise en main de l'ensemble des moments de liesse. Les récits en revanche détaillent de plus en plus les descriptions de foules en liesse...

⁴⁵ Le canton suisse de Saint-Gall était réputé pour ses cotonnades et ses broderies, voir *Diario ferrarese*, 1500, p. 256.

⁴⁶ Pour Richard Trexler, à Florence, la « spontanéité rituelle » et les manifestations de joie « spontanées » sont un message qui trouve une traduction littéraire dans les courriers adressés aux cours étrangères par lequel le gouvernement assure que tout le monde était avec lui dans la joie. Nous ajouterons que les chroniqueurs traduisent aussi de façon littéraire les célébrations qu'ils décrivent, avec des mots souvent convenus. Voir R. C. Trexler, *Public Life in Renaissance Florence*, New York, Academic Press, 1980, p. 283-284.

⁴⁷ Les illuminations sont des joies officielles qui n'impliquent pas la popularité constate Nicolas Marciot qui souligne le décalage entre les descriptions de fêtes et la réalité de la participation des citoyens, pour les fêtes du XVIII^e siècle (Nicolas Marciot, « Qu'est-ce qu'un " enthousiasme civique » ? Sur l'historiographie des fêtes politiques en France après 1789 », *Annales HSS*, janvier-février 2008, n°1, p. 117-122).



Serge BOUCHET, « DE LA FETE COMMUNALE A LA FETE PRINCIERE DANS LES VILLES D'EMILIE-ROMAGNE (XIV^e-DEBUT XVI^e SIECLE) : AFFIRMATION DE POUVOIR ET SUJETION DES CITADINI », *LE VERGER – BOUQUET* 6, NOVEMBRE 2014.

LA FETE INDUIT UN NOUVEAU REGARD SUR LA VILLE

Un rapport au monde nouveau s'établit porté par les mutations culturelles en cours pendant les deux siècles étudiés, quand en littérature et en peinture apparaissent descriptions et paysages peints. Les témoins montrent un intérêt grandissant pour la ville et le cadre naturel. Les moments festifs princiers jouent un rôle essentiel dans cette lente évolution des chroniques d'Emilie-Romagne en développant une autre façon de voir et de décrire. De plus en plus souvent, les événements sont observés avec un regard extérieur, décentré.

Le verbe « voir » était déjà très présent au XIV^e siècle, mais son emploi se modifie. Il était employé avant tout dans le sens de « savoir », « apprendre », « découvrir ». Les arrivées triomphales ne se « voyaient » pas. Elles étaient l'occasion d'évoquer des couleurs, éventuellement des armoiries, mais n'étaient pas décrites, pas plus que les personnalités présentes dont seuls les noms étaient cités.

Il est possible de retracer les étapes de cette transformation dans la manière de raconter les manifestations festives. À Bologne, Pietro Villola se contente d'écrire : « on donna une belle fête », « on donna une grande fête⁴⁸ ». Son fils Floriano, pour les Entrées du cardinal légat Androuin de la Roche en 1364, puis du cardinal Anglic en 1368, mentionne les tissus de soie des hommes de Bologne ainsi que les vêtements ornés de motifs de couleur des pages qui portaient le baldaquin d'écarlate. Bartolomeo Della Pugliola, en 1387, apporte également une vague indication sur les tenues des damoiseaux, « vêtus de voiles blancs et rouges » pour un bal donné en l'honneur de l'entente conclue entre Bologne et le pape⁴⁹. Ces toutes premières annotations de chroniqueurs sur des toilettes de fête restent très sommaires. Giovanni da Bazzano, qui écrit au milieu du XIV^e siècle, est le premier à introduire quelques détails, lorsqu'il relate les cinq jours de fête à Modène pour l'annonce de la paix décrétée entre la ligue et les Visconti :

Pendant cinq jours, les hommes allaient dans la ville faisant des joutes, combattant, et jouant des instruments de musique, faisant des tentures avec des draps avec des rameaux d'arbres verts et faisant bien d'autres amusements et réjouissance en plusieurs lieux par la ville⁵⁰.

Il faut attendre les toutes dernières années du XIV^e siècle pour rencontrer la première véritable description. Un ouvrage destiné à renforcer l'autorité du marquis de Ferrare Nicolò III d'Este, énumère les merveilles de ses noces : tentures et fleurs ornant les façades, nourriture offerte dans les rues, fontaine à vin, chars⁵¹. À Bologne, le récit du mariage de Sante Bentivoglio avec Ginevra Sforza, en 1454, est plus détaillé encore :

Note que la dite fête était organisée ainsi : à partir de la porte de Strà Maore jusqu'à San Tomaso dalla salegata, chaque côté de la rue était couvert de draps. Et du côté de Strà San Donato, c'est-à-dire à partir de la Porte Ravignana, chaque côté de la rue était aussi couvert de draps jusqu'à la maison du dit messire Sante; et de la via de' Castagnoli jusqu'à la maison des Bentivoglio des draps de laine étaient tendus au-dessus de [la rue]. Elle était fermée sur les côtés avec des parois de pin précédées d'une porte. Et en avant de toutes ces tentures, il y avait une fontaine avec des arbrisseaux tout autour, recouverts de guirlandes et

⁴⁸ Villola, 1358, p. 85. Villola, 1358, p. 89.

⁴⁹ Rampona, 1387, p. 384.

⁵⁰ Da Bazzano, 1358, p. 169.

⁵¹ Delayto, 1397, col. 937-940.



Serge BOUCHET, « DE LA FETE COMMUNALE A LA FETE PRINCIERE DANS LES VILLES D'EMILIE-ROMAGNE (XIV^e-DEBUT XVI^e SIECLE) : AFFIRMATION DE POUVOIR ET SUJETION DES CITADINI », *LE VERGER – BOUQUET* 6, NOVEMBRE 2014.

d'oranges. Sur cette fontaine se tenaient trois hommes *contrafacti*, un au milieu avec deux cruches dans les mains, qui était vêtu à l'enseigne de messire Alessandro da Cotignola⁵² ; il tirait l'eau et le vin pour les deux hommes qui se trouvaient devant lui et étaient vêtus à l'enseigne des Bentivoglio ; du côté droit, il tirait de l'eau, du côté gauche du vin blanc et par la bouche du vin rouge. Et cette fontaine était au milieu de la rue à droite de la maison de Giacomo dal Lino et des Bentivoglio⁵³.

À la fin du XV^e siècle, les comptes rendus de fêtes sont extrêmement minutieux et présentent l'assistance, les vêtements, les décors, les couleurs, les matériaux employés, les aliments, les jeux. Le mariage d'Annibale Bentivoglio est ainsi relaté, dans la *Rampona*, en dix-huit paragraphes (1487).

LA FETE NOURRIT LE RECIT, LE RECIT NOURRIT LA FETE

Plus on avance dans le temps, plus le récit des fêtes est détaillé. Cela est-il dû au regard plus appuyé des chroniqueurs souhaitant soudain développer ce qu'ils évoquaient auparavant d'un mot ? Ou les fêtes ont-elles gagné en importance justifiant ainsi une description plus détaillée ? Les deux phénomènes se combinent sans doute. Les fêtes prennent une place plus importante dans leur déroulement et surtout dans leur intention. Elles suscitent davantage l'attention du chroniqueur et influent sur son récit. L'amplification de ces descriptions témoigne d'un regard particulier sur un événement qui a pris une dimension politique, le chroniqueur étant instrument et acteur de cette transformation lorsqu'il fixe, par son récit, la fête dans l'histoire. Mais grâce à la chronique, la fête prend une importance considérable. Le prince a conscience de l'impact d'une fête grandiose gravée dans les textes. Pour cette raison, il commande des comptes rendus toujours plus détaillés des festivités.

Le développement de la pompe des funérailles transforme également celles-ci en un spectacle qui présente des caractéristiques analogues à celles des fêtes. Il n'est pas possible ici de détailler les évocations de la mort du prince et celles de l'exécution de ses ennemis : elles présentent de nombreux points communs avec les festivités. Signalons seulement que l'impression forte laissée par ces fins de vie spectaculaires assure le passage à la postérité par la description du cortège funéraire ou par la relation minutieuse de la vengeance exemplaire contre les traîtres.

Ainsi, par les textes, le succès de la fête est affirmé, alors même que les moments festifs sont de moins en moins spontanés et relèvent de plus en plus du spectacle. Dans le même temps, la manière d'écrire se transforme afin de mieux rendre compte de la magnificence du prince par la précision descriptive. Aboutissement de cette évolution, la chronique enregistre les moments festifs exceptionnels et assure de ce fait au prince un passage à la postérité, renforçant chez ce dernier le désir de créer des événements d'exception.

⁵² Alexandre Sforza, seigneur de Pesaro et frère de Francesco Sforza, seigneur de Milan. Il est le père de Ginevra.

⁵³ La description se poursuit sur deux pages (*Rampona*, 1454, p. 202-203).



Serge BOUCHET, « DE LA FETE COMMUNALE A LA FETE PRINCIERE DANS LES VILLES D'EMILIE-ROMAGNE (XIV^e-DEBUT XVI^e SIECLE) : AFFIRMATION DE POUVOIR ET SUJETION DES CITADINI », *LE VERGER – BOUQUET* 6, NOVEMBRE 2014.

*

* *

L'importance de la fête dans le passage de la commune à la seigneurie est considérable. La fête ménage la transition : de l'unanimité de façade qu'elle affiche, elle conduit à l'adhésion des citoyens par l'admiration qu'elle suscite lorsqu'elle devient grandiose à partir de la deuxième moitié du XV^e siècle. Par cette acceptation, les citoyens sont transformés en sujets. L'éloge de la cité, qui témoignait de la fierté des libertés communales, cède la place à l'éloge du seigneur au travers des fastes de la fête dans la ville. Ainsi la magnificence du seigneur rejoint-elle l'attachement communal. La fête favorise l'identification ville/seigneur sur le modèle de l'identification ville/évêque⁵⁴. Manifestation de la magnificence du prince, la fête est également propagande. Toujours « la plus belle » jamais vue auparavant, la fête organisée dans sa dimension rituelle réactive en permanence la gloire de l'ordre princier et vise à entraîner le consentement des sujets. Illustration de la richesse et de la grandeur de la ville, elle se substitue à la notion communale du « bien commun ».

Construite par la volonté du prince qui en est le point de mire, la fête est aussi, dans les récits en tout cas, un outil politique de valorisation de la personne du seigneur, de ses proches et notamment de son successeur désigné. Mais par la fête, c'est également toute l'image de la ville qui se modifie. Scène théâtrale – parfois au sens propre, à Ferrare surtout – la ville est l'espace où se déploie la représentation de la puissance princière. À l'occasion des fêtes, le prince parcourt, maîtrise et délimite son territoire, de façon si forte que les observateurs qui racontent et font l'histoire enrichissent leur évocation leur ville. Si les chroniqueurs apprennent à voir et à décrire le paysage, c'est tant au travers des descriptions de la ville en fête que des décors créés pour les circonstances festives. L'esprit spectateur de la fête imprègne le récit historique comme si le prince imposait sa marque sur le temps.

L'étude minutieuse d'événements très ponctuels décrits en peu de lignes sur deux siècles montre le lent processus d'une transformation majeure de la pensée. Le regard porté sur l'environnement citadin est directement lié aux récits de fêtes. Mais plus encore, devenus sujets, les habitants des villes d'Emilie-Romagne sont totalement attachés à leur prince : lorsque le pape reprend le contrôle des villes, éliminant successivement chacun des princes, les citadins manifestent leur mécontentement et se révoltent. Ils n'acceptent pas la disparition d'une seigneurie qui faisait la force et l'indépendance de leur ville. La fête est l'un des instruments de la transition qui a rendu cet attachement possible. Au début du XV^e siècle, le pape utilise à son tour la fête pour s'imposer au *popolo*.

⁵⁴ Sur cette question, voir Gina Fasoli, « La coscienza civica nelle laudes civitatum », *La Coscienza cittadina nei comuni italiani del duecento*, Todi, Centro di studi sulla spiritualità medievale, 1972, p25-26.



BIBLIOGRAPHIE

Œuvres

- BAZZANO Giovanni da, *Chronicon mutinense*, éd. Tommaso Casini, *R.I.S.*, XV/4, Bologne, 1917.
- BERNARDI Andrea, *Cronache forlivesi*, éd. Giuseppe Mazzatinti, Bologne, *Dei Monumenti storici pertinenti alle provincie di Romagna* publié par la R. Deputazione storica Romagnola, série III, *Cronache*, Volume 1, 1895 ; volume 2, 1897 [Réf. dans notre texte : Bernardi].
- BORSELLI Girolamo Albertucci de', *Cronica gestorum ac factorum memorabilium civitatis Bononiae* éd. Albano Sorbelli, *Rerum Italicarum Scriptores (R.I.S.)*, Bologne, XXIII/2, Città di Castello, 1911-1929.
- CALEFFINI Ugo, *Diario ferrarese, 1471-1494*, éd. Teresa Bacchi et Maria Giovanna Galli sous le titre *Croniche*, Ferrare, Deputazione provinciale ferrarese di storia patria, Serie Monumenti, Volume XVIII, 2006.
- DELAYTO Giacomo, *Chronica nova illustris et magnifici domini Nicolai marchionis Estensis ou Annales Estenses*, éd. L. A. Muratori sous le titre *Annales estenses Jacobi de Delayto*, *R.I.S.*, XVIII, Milan, 1731, col. 905 à 1097.
- DALLA TUATA Fileno, *Istoria di Bologna, origini-1521*, éd. Bruno Fortunato, Bologne, Costa, 2005, 3 volumes.
- Diario ferrarese dall'anno 1409 sino al 1502*, éd. G. Pardi, *R.I.S.*, XXIV/7, fascicules 220, 254, 261, Bologne, 1928-1937.
- COBELLI Leone, *Cronache forlivesi*, éd. Giosué Carducci et Enrico Frati, Bologne, *Dei Monumenti storici pertinenti alle provincie di Romagna* publié par la R. Deputazione storica Romagnola, série III, *Cronache* t. 1, 1877.
- FERRARINI Girolamo, *Memoriale estense (1476-1489)*, éd. P. Griguolo, Rovigo, Minelliana, 2006.
- LEVALOSSA Sagacino et DELLA GAZZATA Pietro, *Chronicon Regiense ab Anno MCCLXXII usque ad MCCCLXXXVIII auctoribus Sagacio et Petro de Gazata Regiensibus, nunc primum editum ex Msto Codice Bibliothecae Estensis*, éd. L.A. Muratori, *R.I.S.* XVIII, Milan, 1731.
- MAMELINI Eliseo, *Cronaca e storia bolognese del primo Cinquecento nel memoriale di ser Eliseo Mamelini*, éd. V. Montanari, *Quaderni culturali bolognesi*, 1979, n°9.
- MATTIOLO Pietro di, *Cronica o sia Memoriale delle cose di Bologna dall'anno 1371 al 1424*, éd. Corrado Ricci, Bologne, 1885, *Scelta di curiosità letterarie inedite o rare dal secolo XIII al XIX*, rééd. 1977.
- MERLINI Giovanni, *Giovanni di M. Pedrino dipintore, Cronica del suo tempo*, éd. Gino Borghesio et Marco Vattasso, notes de Adamo Pasini, Rome, *studi e testi*, n° 50, vol. 1, 1929 ; n° 62, vol. 2, 1934.



Serge BOUCHET, « DE LA FETE COMMUNALE A LA FETE PRINCIERE DANS LES VILLES D'EMILIE-ROMAGNE (XIV^e-DEBUT XVI^e SIECLE) : AFFIRMATION DE POUVOIR ET SUJETION DES CITADINI », *LE VERGER – BOUQUET* 6, NOVEMBRE 2014.

- NADI Gaspare, *Diario bolognese*, éd. Corrado Ricci et Bacchi della Lega, Bologne, 1886, Scelta di curiosità letterarie inedite o rare dal secolo XIII al XIX, rééd. en 1981.
- POGGIO Giacomo Dal, *Historia di Bologna ou Annali della città di Bologna*, Biblioteca di Modena, alpha H.3.1.
- PRISCIANI Pellegrino, *Spectacula*, éd. D. Aguzzi Barbagli, Modène, Panini, 1992.
- Rampona, PUGLIOLA Bartholomeo Della, et auteurs anonymes, *Corpus Chronicorum Bononiensium*, éd. Albano Sorbelli, *R.I.S²*, *R.I.S²*, XVIII, 1, Bologne, 1906-1940.
- UBALDINI Friano Degli, *Cronica*, Biblioteca Universitaria di Bologna, BU.430.
- VILLOLA Pietro et son fils Floriano, *Corpus Chronicorum Bononiensium*, éd. Albano Sorbelli, *R.I.S²*, XVIII, 1, Bologne, 1906-1940. Les passages de la Villola sont désignés par l'indication « Cr. Vill. » en marge [Réf. dans notre texte : Villola].
- ZAMBOTTI Bernardino, *Sylva cronicharum*, éd. en appendice du texte *Diario ferrarese dall'anno 1409 sino al 1502* par G. Pardi, *R.I.S²*, XXIV/7, fascicules 277- 278, 285-286, Bologne, 1937.

Textes critiques

- ANTONELLI Armando et POLI Marco, *Il Palazzo dei Bentivoglio*, Vicenza, Marsilio, 2006.
- BENEDICTIS Angela de, « Quale "corte" per quale "Signoria" ? A proposito di organizzazione e immagine del potere durante la preminenza di Giovanni II Bentivoglio », *Bentivolorum magnificentia, principe e cultura a Bologna nel rinascimento*, dir. Bruno Basile, Rome, Bulzoni, 1984, pp. 13-33.
- BENEDICTIS Angela de, *Una guerra d'Italia, una resistenza di popolo, Bologna 1506*, Bologne, Il Mulino, 2004
- BONNER Mitchell, *The Majesty of the State, Triumphal Progresses of Foreign Sovereigns in Renaissance Italy (1494-1600)*, Florence, Olschki, 1986.
- JUTIER-BUTTAY Florence, « Usages politiques de l'allégorie de la Fortune à la Renaissance : l'exemple du tournoi organisé par Jean II de Bologne en 1490 », *Hasard et Providence XIV^e-XVII^e siècles, actes du cinquanteaire de la fondation du CESR et XLIX^e Colloque International d'Études Humanistes Tours, 3-9 juillet 2006*, dir. Marie-Luce Demonet, Tours, 2007, (Centre d'Études Supérieures de la Renaissance, en ligne), p. 1-10 [mis en ligne le 13 juin 2007, consulté le 10 avril 2011, URL : <http://www.cesr.univ-tours.fr/Publications/HasardetProvidence>].
- CROUZET-PAVAN Élisabeth, *Renaissances italiennes, 1380-1500*, Paris, Albin Michel, 2007.
- CROUZET-PAVAN Élisabeth, « La ville et ses villes possibles : sur les expériences sociales et symboliques du fait urbain », *D'une ville à l'autre, structures matérielles et organisation de l'espace dans les villes européennes (XIII^e-XVI^e siècle)*, dir. Jean-Claude Maire Vigueur, Rome, Collection de l'École française de Rome, 122, 1989 .
- FASOLI Gina, « La coscienza civica nelle laudes civitatum », *La Coscienza cittadina nei comuni italiani del duecento*, Todi, Centro di studi sulla spiritualità medievale, 1972
- FOLIN Marco, *Rinascimento estense, politica, cultura, istituzioni di un antico Stato italiano*, San Donato Milanese, Laterza, 2001,
- FRATI Luigi, « Delle monete gettate al popolo nel solenne ingresso in Bologna di Giulio II per la cacciata di Gio. II Bentivoglio », *AMMR*, s3, 1882, p. 474-487.



Serge BOUCHET, « DE LA FETE COMMUNALE A LA FETE PRINCIERE DANS LES VILLES D'EMILIE-ROMAGNE (XIV^e-DEBUT XVI^e SIECLE) : AFFIRMATION DE POUVOIR ET SUJETION DES CITADINI », *LE VERGER – BOUQUET* 6, NOVEMBRE 2014.

- LECUPPRE-DESJARDIN Élodie « Les lumières de la ville : recherche sur l'utilisation de la lumière dans les cérémonies bourguignonnes (XIV^e-XV^e siècles) », *Revue Historique*, t. 301, fasc. 1, janvier/mars 1999, p.23-43.
- MARIOT Nicolas, « Qu'est-ce qu'un "enthousiasme civique" ? Sur l'historiographie des fêtes politiques en France après 1789 », *Annales HSS*, janvier-février 2008, n° 1, p.113-119.
- MERINDOL Christian de, « Le prince et son cortège. La théâtralisation des signes du pouvoir à la fin du Moyen Âge », *Les Princes et le pouvoir au Moyen Âge*, XXIII^e congrès de la SHMES, Brest mai 1992, Paris 1993, p. 303-323.
- RAYNAUD Christiane, « Les feux de joie : liesse populaire et vie politique à la fin du Moyen Âge », *Le Pouvoir au Moyen Âge. Idéologies, pratiques, représentations*, dir. Claude Carozzi et Huguette Taviani-Carozzi, Université de Provence, 2005, pp. 85-102.
- RICCI Matteo, « Giulio II e l'ideologia trionfale. Una lettura dell'ingresso a Bologna del 1506 », *Città in guerra, Bologna nelle "guerre d'Italia"*, dir. Gian Mario Anselmi et Angela de Benedictis, Bologne, Minerva edizioni, 2008, p. 249-268.
- SORBELLI Albano, *I Bentivoglio, Signori di Bologna*, éd. M. Bacci, Bologne, Cappelli, 1987.
- STRONG Roy, *Les Fêtes de la Renaissance. Art et pouvoir*, Arles, Solin, 1991.
- TREXLER Richard. C., *Public Life in Renaissance Florence*, New York, Academic Press, 1980
- ZORZI Ludovico, *Carpaccio et la représentation de Sainte Ursule. Peinture et spectacle à Venise au Quattrocento*, Paris, Hazan, 1991, p. 11.